

Quelques instantanés linguistiques

Sheila Fischman

Volume 31, Number 3 (183), June 1989

Strangers in paradise / Étranglés au Québec?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31713ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fischman, S. (1989). Quelques instantanés linguistiques. *Liberté*, 31(3), 17–20.

SHEILA FISCHMAN

QUELQUES INSTANTANÉS LINGUISTIQUES

Le restaurant du coin propose des *sandwitche* ou *for-mage*. Est-ce là le visage français de Montréal? Je dirais plutôt que c'est un masque d'Hallowe'en. Je ne trouve d'ailleurs pas plus séduisant le mot *pikles* écrit à la main pour désigner des concombres... Franchement, je ne me soucie pas de la langue utilisée sur les affiches. Ce qui compte pour moi, c'est la qualité de la langue employée, que ce soit sur des affiches ou ailleurs. J'aime la prose bien écrite, sous forme d'essais, de romans, d'éditoriaux ou de pièces de théâtre — voire celle des panneaux publicitaires si elle est subtile ou spirituelle. J'aime entendre une diction élégante, je savoure les accents et les régionalismes: il n'y a pas de langue supérieure ou inférieure à une autre, quelle qu'elle soit. Les Montréalais ne parlent pas comme les Parisiens ne parlent pas comme les Marseillais ne parlent pas comme les gens du Lac-Saint-Jean ne parlent pas comme les Sénégalais. Ils ne le devraient pas non plus. La même chose vaut pour les anglophones de la Saskatchewan, de Londres (en Angleterre), de New York, de Sydney (en Australie) et du Nigéria. Les variations et la couleur d'une langue sont des signes de vitalité, de vie.

* * *

Je n'aime pas voir des mots camouflés ou effacés. Cela évoque des bâillons, des œillères.

* * *

Réflexion d'une de mes connaissances résidant à Québec, un *Québécois pure laine**, artiste créateur aux lettres de créance politique irréprochables: «Pendant mon enfance, dans la vieille capitale, j'avais l'habitude d'entendre constamment le français et l'anglais, et cela me plaisait. J'avais l'impression de vivre dans un endroit cosmopolite. Maintenant je n'entends plus parler anglais. Cela m'attriste. Ma ville est devenue un village.»

* * *

Une autre amie à moi, disons Anne, est venue vivre ici il y a près de vingt ans. C'est une femme d'une intelligence et d'une curiosité intellectuelle extraordinaires. Elle ne parle pas français. Pas un seul mot. Pas même un *merci** ou un *bonjour** symboliques. Nous sommes allées hier à un rassemblement public où Anne voulait recueillir des renseignements auprès des participants. Sans sourciller, sans s'excuser, elle s'est adressée à chacun en anglais, sa langue maternelle. Anne n'est ni arrogante, ni dépourvue de sensibilité. J'ai été humiliée — et consternée.

* * *

Et puis il y a Fred. Disons qu'il est médecin. Lui non plus n'est pas né ici, mais il est diplômé d'une université francophone et travaille, disons, dans un hôpital francophone. Il vit, travaille, joue, lit, *écrit* même en français. (Il fait tout cela en anglais aussi et dans sa langue maternelle également.) À une soirée, peu de temps après que la Cour suprême ait rendu son jugement sur la légalité de la loi 101, il s'est fait attaquer,

* En français dans le texte.

insulter, vilipender *par ses collègues*. Le pauvre homme ne sait toujours pas ce qui a déclenché leur algarade (il ne parle jamais politique); était-ce parce que ses enfants parfaitement bilingues fréquentent l'école anglaise ou parce que lui n'est pas *pure laine**? Là encore, je suis consternée.

* * *

En français, un cliché est aussi un instantané. En anglais, d'après mon dictionnaire, c'est une expression banale, un thème ou une situation rebattus. Chacun de mes instantanés est un cliché. Tout ce qui a trait à la langue à Montréal, au Québec, est un cliché. Tout a été dit. Tout a été expérimenté. Nous avons tous été accusateurs et accusés, nous avons tous fait des efforts ou refusé d'en faire, tous été larges ou étroits d'esprit, insulteurs ou insultés. Rangeons tous ces clichés dans une boîte à biscuits ou dans un album, flanquons-les au fond d'un placard et créons des images nouvelles, des expressions nouvelles, des situations et des thèmes nouveaux. Et pendant que nous y sommes, soyons plus attentifs au contenu qu'à la forme. Encourageons, favorisons, récompensons l'excellence linguistique, la maîtrise verbale. Qu'il s'agisse de termes français, portugais, inuktituk, arabes, anglais ou coréens. À moins d'avoir de la place pour tous, une ville ne mérite pas son nom. Je suis venue à Montréal parce que je ne voulais pas vivre dans un village. Nous pouvons empêcher cette ville d'en devenir un.

(traduit par Dominique Issenhuth)

*Sheila Fischman a traduit du français une quarantaine de romans québécois. Elle a été membre fondateur d'Ellipse et de l'Association des traducteurs littéraires. Deux fois, elle s'est mérité le prix de traduction du Conseil des arts. Elle a été journaliste au **Globe and Mail**, au **Montreal Star** et à la **Gazette**. Elle parle anglais avec les accents de la campagne ontarienne et français avec l'accent de Toronto.*

